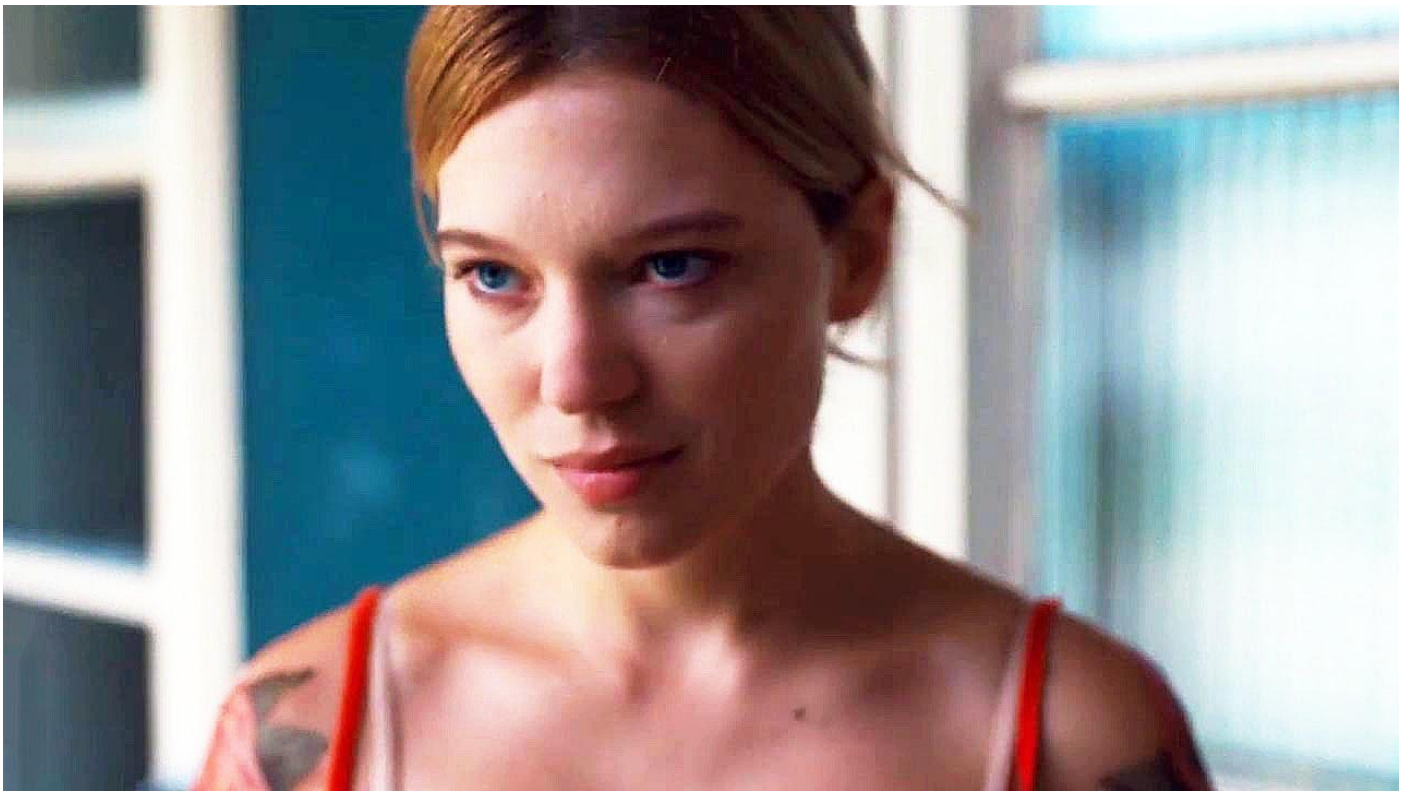
Juste la fin du monde, Jean-Luc Lagarce

Première partie, scène 3 :

De « J'habite toujours ici avec elle » à « tu dois pouvoir comprendre cela »



Suzanne, film de X. Dolan

Introduction :

La scène entre Suzanne et Louis (ou plutôt la tirade de Suzanne face à Louis) est la première des scènes intimes qui mettent le jeune homme en présence de chacun des membres de sa famille. Elle intervient très tôt dans la pièce, juste après les deux scènes qui évoquent l'arrivée de Louis et les premières retrouvailles.

Il est à noter que Lagarce n'indique jamais par des didascalies quels personnages sont présents dans la scène. La présence de Louis se devine donc par la manière dont Suzanne s'adresse à lui et la plupart des mises en scène mettent effectivement Louis face à face avec Suzanne : dans la version filmée de la mise en scène de Michel Raskine, la scène se déroule à la cave, où frère et soeur sont descendus pour chercher du vin pour le déjeuner. Dans le film de Xavier Dolan, Suzanne fait visiter sa chambre à son frère.

Dernière née de la fratrie, âgée de 23 ans, Suzanne a peu connu son frère, dont le départ date d'environ une dizaine d'années. Dans cet extrait, elle évoque sa vie auprès de sa mère et ses espoirs déçus. Quel rôle assigne-t-elle alors à Louis, ce frère si peu connu ?

I De « J'habite toujours ici avec elle » à « Ce n'est rien » : la situation actuelle d'Antoine et Suzanne

Suzanne commence à parler à son frère de manière très concrète, en racontant l'organisation familiale. Le début de cette tirade se veut objectif, Suzanne semble n'évoquer que des faits matériels, véritables. La rectification qu'elle fait de « **petite maison** » à « **pavillon** » témoigne d'une volonté d'exactitude qu'elle attribue à son frère (« **tu dois aimer** » est répété deux fois) dont elle veut se montrer digne. C'est pour lui qu'elle « **rectifie** » (sens littéral : rendre plus droit) ce qu'elle-même considère comme de « **légères nuances** » (ce qui est presque un pléonasme).

Pourtant, cette apparente objectivité ne trompe guère sur son ressenti : « **J'habite toujours ici avec elle** ». Suzanne mentionne bien sûr les éléments qu'elle a en commun avec Louis : « **ici** », « **avec elle** », le pronom ne pouvant renvoyer qu'à la mère. Mais l'adverbe « **toujours** » trahit l'impatience, tandis que le verbe lui-même « **J'habite** » manifeste une distance vis-à-vis du lieu (« habiter : occuper habituellement un lieu », CNRLT).

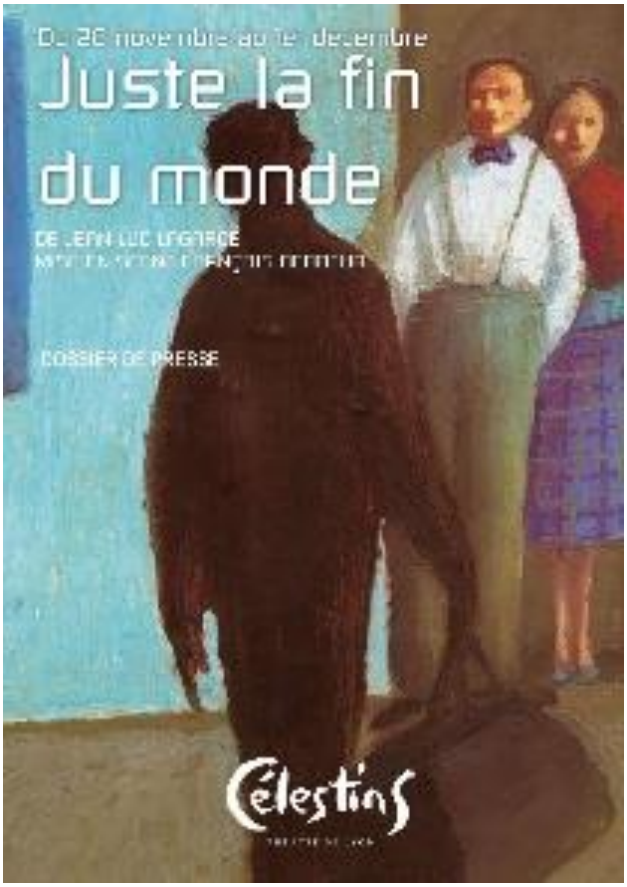
Suzanne et Antoine (mise en scène de F. Berreur)

L'évocation de son frère et de sa belle-sœur est dans la même tonalité pseudo-objective. Suzanne donne des détails précis, en indiquant même la localisation de leur habitation, mais la critique est évidente : d'abord avec la mention complète de la famille « traditionnelle » : « **Antoine et Catherine, avec les enfants** » (Pourquoi mentionner les enfants ? On les imagine mal vivre ailleurs qu'avec leurs parents !), d'autant qu'elle ajoute aussitôt dans une incise : « **Je suis la marraine de Louis** ». Louis, le premier né de la famille, à qui on a donné le nom du grand-père, a donc sa tante comme marraine, comme cela se fait très souvent !

Quant à l'habitation de son frère et de sa belle-sœur, Suzanne rectifie peut-être en « **pavillon** », mais elle insiste tout de même sur « **petite maison** », expression qu'elle répète deux fois. Le détail de « **la piscine découverte omnisports** » suggère un quartier neuf, sans beaucoup d'attraits. Et sans doute très bétonné. Par ailleurs, en détaillant le trajet, « **tu prends le bus 9 et ensuite le 62 et ensuite tu dois marcher encore un peu** », elle montre qu'il s'agit d'un quartier très excentré, la répétition par deux fois de « **et ensuite** », mimant la longueur du trajet. En utilisant la deuxième personne du singulier « **tu dois marcher** », qui fait écho à « **tu dois aimer** », elle établit également une complicité entre elle et son frère.

De fait, cette objectivité ne tient pas longtemps et très vite Suzanne donne son point de vue, en opposition avec ce qui se dit autour d'elle : au « **C'est bien** », qu'elle répète, qui doit être ce que tout le monde dit à propos de la réussite d'Antoine (marié, deux enfants, un pavillon pour sa famille dans un nouveau quartier), elle oppose son ressenti personnel : « **cela ne me plaît pas, je n'y vais jamais** ». La structure de la phrase qui enferme sa sensibilité dans ce qu'elle devrait penser traduit bien la situation de la jeune fille et on commence à comprendre ce qu'elle peut espérer de la venue de son frère.

Je ne sais pas pourquoi,
je parle,
et cela me donne presque envie de pleurer,
tout ça,
que Antoine habite près de la piscine.



Curieusement, Suzanne explique que parler à son frère (le verbe « **je parle** » est isolé dans un vers indépendant) lui permet enfin de comprendre et d'extérioriser ses sentiments (« **envie de pleurer** »), mais sans le reconnaître entièrement: certaines formules minimisent ce qu'elle veut dire « **je ne sais pas pourquoi** », « **presque** », tandis que le « **tout ça** », expression très vague, s'achève dans un détail presque comique (la proximité de la piscine), qui de fait ne parle pas du tout du véritable problème, c'est-à-dire de son insatisfaction à elle.

Elle en vient désormais à affirmer son point de vue beaucoup plus nettement : l'adverbe « **non** » est suivi de propositions très fermes : « **Ce n'est pas bien** », « **C'est un quartier plutôt laid** », « **cela ne peut pas s'arranger** », « **c'est loin** », autant d'éléments qui justifient son ressenti, lui aussi affirmé de manière très tranchée : « **je n'aime pas l'endroit où il habite** »

(noter au passage que Catherine a ici disparu : tout se joue entre frère et sœur), « **je n'aime pas** ». La conclusion : « ils viennent toujours ici et nous n'allons jamais là-bas » reprend le terme initial « toujours ici », l'opposition « ils » (Antoine, Catherine et les enfants) et du nous (« je » avec elle). Ce retour à la maison familiale signe aussi l'échec d'Antoine, qui a essayé de partir et finalement a échoué.

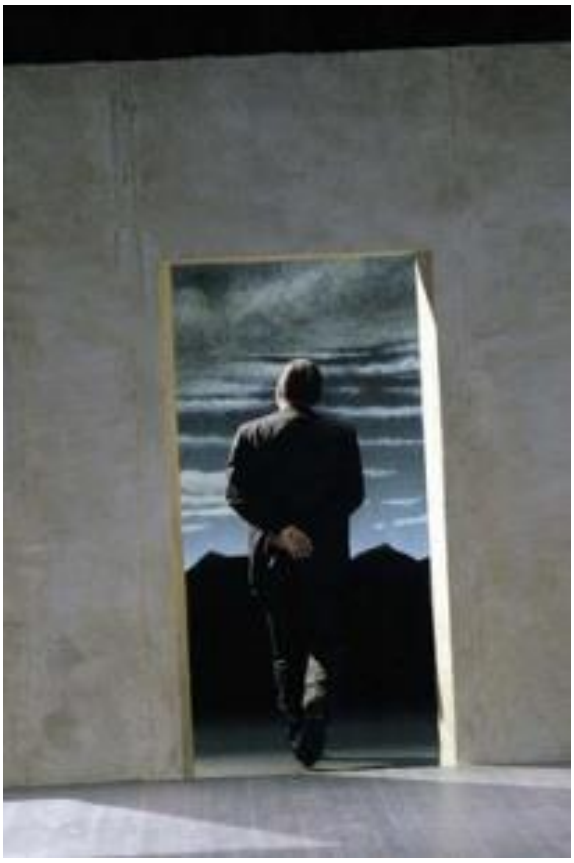
Reste Louis. On comprend mieux alors l'explosion de Suzanne : la question des cartes postales envoyées par Louis ressurgit brutalement avec le démonstratif « **Ces cartes postales** » et l'emploi de la prolepse[1]. De toute la scène, c'est la seule phrase exclamative, qui traduit la rancœur de Suzanne, vis-à-vis de son frère. Se précise ici l'image idéalisée que Suzanne s'est construite de Louis : le « grand frère », qui est parti, qui voyage et qui a vu le monde. Il devient à la fois un modèle : « j**e les aurais collées au mur** » et un moyen de se valoriser soi-même par rebond : « **j'aurais pu les montrer aux autres filles** ». Cependant, cette « explosion » est toute de suite éteinte, voire niée : « Bon. Ce n'est rien ».

II De « J'habite toujours ici avec elle » à « ma destinée, ma vie » : le sort de Suzanne

La répétition de « **J'habite toujours avec elle** » ouvre dans le texte un deuxième mouvement : Suzanne se concentre sur elle-même. Cette première phrase est aussitôt suivie par « **je voudrais partir** ». L'utilisation du conditionnel rend ce départ très incertain, d'autant que cette éventualité est tout de suite fermée : « **mais ce n'est guère possible** », sans que Suzanne n'explique pourquoi.

Ce qu'elle met en avant, cependant, c'est la difficulté de dire, ce qui est un élément central dans l'œuvre :

« je ne sais comment l'expliquer,
comment le dire,
alors je ne le dis pas.



Les trois vers se construisent sur une réduction progressive : « **d'expliquer** » (littéralement : déplier) on passe à « **dire** » (seulement dire !) pour aboutir presque logiquement (emploi de « **alors** ») au silence « j**e ne dis pas** ». Mais, de fait, le silence de Suzanne laisse la place à la parole de son frère Antoine : « **Antoine pense que j'ai le temps** », « **Il dit que je ne suis pas mal** ».

Antoine apparaît ici comme parlant à la place de sa sœur sans lui donner droit au chapitre ! Il est le frère ainé dans sa dimension autoritaire, celui qui dans une certaine mesure a remplacé le père disparu et Louis absent. Suzanne est capable de se moquer de lui : « **il dit toujours des choses comme ça** » (la répétition une fois de plus de « **toujours** » montre encore la lassitude de la jeune fille vis-à-vis d'un quotidien répétitif) afin de rechercher l'appui de Louis : « **tu verras** » aussitôt corrigé par la parenthèse : « **tu t'es peut-être déjà rendu compte** ».

Mais elle ne parvient pas à se dégager de son influence : elle prend les mots de son frère au pied de la lettre et ne peut s'y opposer : la répétition par trois fois de « **en effet** », par deux fois du verbe **réfléchir** aboutissent à l'évidence. Suzanne passe de « **Il dit que je**

[1] Prolepse : Procédé syntaxique qui consiste à placer un terme dans une construction antérieure à celle à laquelle il appartient. *La prolepse (...) consiste à jeter en tête un terme de la phrase, à l'isoler au moyen d'une pause, et à le reprendre dans la phrase au moyen d'un pronom ou d'un adverbe représentant. Types:* Le père −, il n'a rien dit *(...).* Des oeufs −, je n'en vends pas! (WAGNER-PINCHON1962, p.504). CNRLT

ne suis pas mal » à l'affirmation « **je n'y suis pas mal** ». La question restant de savoir si le bonheur se définit seulement par la négative « **ne pas être mal** » ou plus largement par un éventuel positif « être bien ». D'autant que Suzanne se moque aussi facilement d'elle-même. Comme la plupart des personnages de Lagarce, elle hésite à prendre toujours au sérieux ses émotions et garde souvent par l'humour une certaine distance : « **Je ris, voilà, je me fais rire** ».

La conclusion à laquelle elle aboutit relève alors d'une résignation en contraste absolu avec le début « **Je voudrais partir** » :

« **je ne pars pas, je reste** » : deux présents, deux même affirmations, l'une par la négative, l'autre par le positif.

« **je vis où j'ai toujours vécu, mais je ne suis pas mal** » : l'adverbe « **toujours** » à nouveau, l'emploi du verbe vivre à la fois au présent et au passé composé, et la répétition de la formule magique « **je ne suis pas mal** », qui justifie la résignation.

D'autant que Suzanne inscrit ensuite cette résignation dans un ensemble beaucoup plus grand qui définirait sa vie de façon globale et concernerait aussi un grand nombre de gens.

« **Peut-être**
(est-ce qu'on peut deviner ces choses-là)
Peut-être que ma vie sera toujours ainsi »

La répétition de **peut-être** associée au futur ainsi que l'emploi de « **deviner** » montrent que sa vie échappe à sa responsabilité. A partir de là, Suzanne recourt à des vérités générales érigeant la soumission en devoir : « **on doit se résigner** », « **on doit se contenter** ». Le poids des autres et du passé appuie cette idée d'une norme à respecter :

« **Il y a des gens et ils sont le plus grand nombre**
Il y a des gens qui passent toute leur existence là où ils sont nés
Et où sont nés avant eux leurs parents, ils ne sont pas malheureux ».

La phrase elle-même, qui s'étire sur 12 vers, accentue cette continuité temporelle, avec la répétition des mêmes expressions (« **Il y a** » ; « **on peut** »/ **on ne peut pas** » ; « **où ils sont nés** »/ « **où sont nés** »), des mêmes mots (« **peut-être** », « **on doit** », « **malheureux** »), voire des mêmes sonorités (« **gens / existence/parents** »). Au final, cette soumission est considérée comme un véritable destin : « **c'est peut-être mon sort, ce mot-là, ma destinée, cette vie** ». Suzanne met l'accent sur ce terme de « sort », qui de fait la dégage de tout choix personnel :

Sort : définition du CNRLT

1. Puissance imaginaire à laquelle est prêtée le pouvoir de présider au destin des hommes et de déterminer le déroulement de leur vie lorsque certains événements semblent dus au hasard. Synon. *destin, destinée, hasard.Sort fatal, funeste; heureux, mauvais sort; conjurer le mauvais sort; être favorisé par le sort; les cruautés, les malices du sort.*

Elle passe ensuite de « **sort** » à « **destinée** », le sens reste le même, mais le second terme est plus « noble », un peu plus grandiose.

Destinée : définition CNRLT

A.− Puissance (souvent personnifiée) qui selon certaines croyances, réglerait le déroulement inéluctable des événements et les lois régissant l'univers. *Destinée cruelle, irrévocable.* Synon. *destin, fatalité.[…]*
B.− Sort spécial réservé à quelqu'un ou quelque chose et prédéterminé par sa nature propre ou les événements extérieurs, généralement en dehors de toute volonté humaine. Synon. *avenir, destination, fortune, mission, sort, vocation.*

La situation de Suzanne reste paradoxale. Elle se plaint de sa vie actuelle mais se juge impuissante à changer sa vie.

III De « Je vis au second étage » à « tu dois pouvoir comprendre ça » : la maison, une prison ?

Suzanne revient à l'évocation concrète de sa vie, mais cette dernière partie témoigne d'un repli, l'espace se restreint encore: « **je vis au second étage, j'ai ma chambre, je l'ai gardée** ». La situation de la jeune fille est ambigüe. Installée au second étage, le plus haut probablement, elle fait office de « princesse séquestrée dans la tour », à l'écart des autres (au moins de sa mère). Elle est toujours dans sa chambre d'enfant, mais dispose de l'espace laissé vacant par ses deux frères partis. L'accumulation marquée par la répétition de « **et »** avec un adverbe, « **aussi** » ou « **encore** » révèle chez Suzanne une sorte de fierté un peu puérile, appuyée par la formule très enfantine « **si je veux** ». L'opposition par ailleurs est nette entre Antoine et Louis : on a vraiment débarrassé la chambre d'Antoine, mais on a conservé celle de Louis, quitte à y entasser « **les vieilleries qui ne servent plus mais qu'on n'ose jeter** ».

Suzanne et Louis, mise en scène de M. Raskine

Symboliquement, Louis n'est pas vraiment parti, beaucoup d'éléments restent en suspens : la comparaison de sa chambre à un « **débarras** »[2] est riche de signification : beaucoup d'éléments du passé, ces fameuses « **vieilleries** » ne sont visiblement pas digérés (valeur de substitution de « **on** » qui renvoie justement à chacun des membres de la famille : « **on met** », « **on n'ose pas jeter** »). La parole de Suzanne, qui qualifie ainsi la chambre de son frère, est de fait assez cruelle, même si elle s'en défend : « **ce n'est pas méchanceté** ». En fait elle souligne cette méchanceté en voulant s'en dégager !

Deux discours s'affrontent dans la dernière partie de la scène : celui que sa famille tient et celui qui témoigne de ce qu'elle ressent vraiment. D'une part, sa famille met en avant le confort matériel dont elle dispose : « **C'est beaucoup**

[2] Ne dit-on pas par colère quand quelqu'un part : « Bon débarras ! » ?

mieux » est repris deux fois et très clairement mis en parallèle avec la situation financière de Suzanne : « **beaucoup mieux que ce que je pourrais trouver avec l'argent que je gagne si je partais** ». De même « **C'est comme une sorte d'appartement** » repris deux fois insiste sur l'espace dont bénéficie la jeune fille. Cette dimension matérielle est importante pour Suzanne, on le voit à la fin de la scène lorsqu'elle fait le compte des objets qui lui appartiennent en propre. Elle manifeste aussi que « **le départ** » implique aussi de renoncer à certaines facilités.
Mais bien sûr, Suzanne n'est pas totalement en accord avec ce discours. Elle le marque tout d'abord avec des modalisateurs[3] : « **d'une certaine manière** », « **comme une sorte d'appartement** ». Dans cette expression, la distance prise est double, d'abord par le biais de la comparaison : « **c'est comme** », puis par l'emploi de « **une sorte** ». Mais elle affirme aussi très clairement le véritable problème : « **ce n'est pas ma maison, c'est la maison de mes parents** », la précision « **Ce n'est pas pareil** » appuyant la différence radicale entre un espace personnel et choisi et un espace subi, choisi par d'autres et qui renvoie à une place imposée (ici celle de l'enfant).

Cependant cette différence ne semble pas comprise par sa mère, son frère et sa belle-sœur : « c**e qu'ils disent tous lorsqu'ils se mettent contre moi** ». La formulation est sévère : Suzanne se présente seule, contre sa famille dans un rapport de franche hostilité (Le parallélisme de la construction : « **ils disent »**/ **« ils se mettent »** souligne l'opposition « **tous** »/ « **contre moi** », expressions qui suivent directement le verbe)

Si précédemment, elle avait mentionné les paroles d'Antoine, là elle évoque toute la famille réunie contre elle. On comprend alors ce qu'elle attend de Louis : « **tu dois pouvoir comprendre cela** ». On retrouve le verbe « **devoir** » qui caractérise tous les emplois de la deuxième personne du singulier dans ce texte. De fait, Suzanne assigne à son frère une série de « devoirs » qui finissent par lui interdire toute parole. Louis, idéalisé par sa sœur, reste le grand frère, celui qui est parti, qui est désormais libre et heureux, et dont elle espère compréhension et soutien, même si elle précise : « **et ensuite, j'arrête** ».

Louis, mise en scène de M. Raskine

Conclusion

L'intérêt du passage ne réside pas dans la progression d'une quelconque intrigue. Mais il met en lumière le personnage de Suzanne, qu'il rend attachant en révélant les fragilités et les aspirations contradictoires de la jeune fille. Désireuse d'une autre vie, mais incapable de s'arracher au confort de ce qui lui est donné, prisonnière autant de la maison que de la parole de ceux qui l'entourent, elle cherche ici à s'exprimer par elle-même face à celui qu'elle voit comme un allié. Ce sont ses efforts et ses difficultés que Lagarce fait entendre, autant que sa mauvaise foi et parfois même son égoïsme face à un frère dont elle veut finalement tout ignorer.

[3] **Modalisateur, -trice,** subst. masc. et adj.,ling. **a)** *Subst. masc.* Moyen linguistique (morphologique, lexical, syntaxique, intonatif) par lequel le sujet parlant fait apparaître son attitude vis-à-vis de ce qu'il énonce. CNRLT
Ici il s'agit pour Suzanne de contester l'opinion des autres